

JEAN PRÉVOST

Les épicuriens  
français

*Trois vies exemplaires*

*nrf*

GALLIMARD







A LA MÉMOIRE  
DE FLORENCE BLUMENTHAL.

*Madame, à un moment où j'étais pressé de besoins et de travaux, la bourse de votre Fondation américaine pour la Pensée et l'Art Français est venue me permettre de travailler à mon goût et en liberté. J'aurais voulu vous offrir ce livre ; il n'est pas précieux par lui-même, mais il est le signe de lentes et tremblantes recherches. J'ai suivi trois êtres sans foi, sans illusions, sans autres ressources que l'homme et que l'esprit, dans leur chasse au bonheur ; j'ai tenté de peser ce qu'ils rapportaient de la vie, ce qu'ils avaient filtré, jugé suprême.*

*S'il y a mieux pour l'âme que ce qu'ils ont trouvé, vous le savez maintenant, et je l'ignore toujours ; j'hésitais à vous offrir ce livre de piété profane, et suis surpris de le sentir, en le relisant, assez triste pour une offrande funèbre.*



# HÉRAULT DE SÉCHELLES





## L'AVOCAT GÉNÉRAL DU ROI

Hérault de Séchelles, qui n'avait que trente ans en 89, était déjà, depuis plusieurs années, l'un des plus importants magistrats du Parlement de Paris. D'une famille de noblesse d'épée, mais tourné personnellement vers la magistrature, il aurait pu faire, s'il l'avait voulu, l'une des plus belles et des plus dignes carrières de robin de l'ancien régime : il avait pour y réussir beaucoup mieux que de la science et du talent : la protection de femmes puissantes. Pourtant, dès 1786, date à laquelle il prononça, comme avocat général, un discours de rentrée emphatique et remarqué, il jouait son démagogue : il flattait les avocats, les roturiers du Droit, comme s'il savait devoir les retrouver plus tard au Tribunal Révolutionnaire ou sur les bancs de la Convention.

Sa science juridique, soutenue par le zèle de quelques secrétaires, comme il convient à un si important personnage, et arrivé si jeune, était néanmoins réelle, et d'après le peu que j'en puis deviner, il affinait son érudition de beaucoup de ruses et de subtilités. Ce qui pouvait lui plaire dans cette science juridique, ce n'est pas tellement qu'elle réunisse aux plaisirs de l'action l'activité de l'esprit, mais aussi qu'elle fût alors, comme elle l'est encore, une arme politique et l'un des meilleurs moyens de parvenir. C'est peut-être aussi que dans les débats et les plaidoiries, les plaisirs du cynisme, qui furent toujours si vifs pour lui, se trouvent plus facilement et plus délicatement que dans la guerre même.

En 1787 le Parlement protesta, comme il avait coutume de le faire sous tous les Gouvernements faibles, et assez vivement pour se faire envoyer, pour quelques semaines, en exil à Troyes. Héroult de Séchelles était un des fanatiques de cette opposition parlementaire. Mais il n'y faudrait pas voir un esprit déjà révolutionnaire. Les protestations du Parlement, même ennoblies aux yeux de ses membres des exemples anglais ou des souvenirs de Montesquieu, n'étaient pourtant qu'une chicane toute formelle. Au fond c'était là une caste fermée qui combattait pour

défendre et développer ses privilèges, comme les derniers féodaux l'avaient fait un siècle et demi auparavant pendant la Fronde ; si altiers presque tous que Lepeletier de Saint-Fargeau, qui fut plus tard l'un des Conventionnels les plus ardents, refusait de manger à la même table qu'un procureur (et que Hérault de Séchelles lui-même, après le dix août, chercha noise aux gens de son village pour maintenir ses droits seigneuriaux). Ils le montrèrent bien le 25 septembre 1788 en demandant la convocation des États Généraux « suivant la forme observée en 1614 ». Ils ne comprenaient rien à ce qu'ils faisaient là. Ils devaient se faire quatre ans plus tard guillotiner copieusement. Mais l'un d'eux disait en 1789, avec un peu de regret corrigé par beaucoup d'assurance : « Je me suis trompé... Au surplus rassurez-vous, tout ceci finira par un arrêt du Parlement. »

## LA THÉORIE DE L'AMBITION

Chez Hérault de Séchelles, le personnage, on le voit, n'a pas été de première grandeur. Pourtant son œuvre peut plaire encore, passionner presque. Par ce qu'elle contient et aussi comme l'image d'une certaine espèce d'homme, d'un homme de ce temps-là, d'un homme de l'âge qu'il avait alors.

Il y a peu d'études qui puissent procurer aux jeunes gens autant d'illusions que celle de la psychologie. Du moment qu'on vous apprend les lois de l'esprit, quoi de plus naturel que de s'en servir, soit pour s'améliorer soi-même, soit plutôt (car on ne sent pas si souvent le besoin de s'améliorer) pour dominer les autres ? Dans le *Disciple* de M. Bourget, il y a un trait juste. Un jeune universitaire étudie avec soin la théorie des passions et regrette de n'avoir pas à ses côtés

l'excellent M. Taine pour se faire aimer de la jeune fille qu'il convoite. Nous revenons bien vite de ces illusions. Mais vers la fin du dix-huitième siècle, elles étaient plus fréquentes et presque plus permises. La psychologie était une des parties de la philosophie naturelle. Puisque d'autres parties de cette philosophie, comme la physique, commençaient à donner de si étonnants résultats, pourquoi n'en pas attendre autant de la psychologie? Celle-ci depuis Locke était devenue science exacte : Voltaire croyait que Locke avait décomposé l'entendement humain tout comme Newton avait décomposé la lumière solaire. Helvétius, Condillac, déduisaient avec une noble sécurité. Puisqu'on était si sûr de la théorie, on pouvait y appuyer la pratique. Quelques années plus tard, le 8 floréal 1803, le jeune Stendhal regrettait de ne pouvoir confisquer à son profit cette science si utile : « Ne me serait-il pas avantageux que personne, hors moi, ne connût Helvétius? » Cette illusion ne subsiste plus guère que chez quelques littérateurs : certains croient encore, à l'imitation d'Édgar Poe, qu'on peut « baser sur la psychologie l'attaque du lecteur ». C'est pour l'action même que Hérault de Séchelles voulait utiliser ses études toutes fraîches.

Helvétius put lui plaire dans ses idées sur l'esprit, mais peu dans sa morale. Rien n'indique directement qu'il se soit inspiré du philosophe le plus cynique et peut-être le plus rudimentaire du siècle ; pourtant, ce que la Mettrie écrivait du plaisir et du bonheur s'accorderait assez bien avec la *Théorie de l'ambition*. Le seul maître qu'on lui connaisse est Antoine de La Salle. Cet aventurier de la vie et de la pensée produisit, un an avant la *Théorie de l'Ambition*, une *Balance Naturelle*, où il prétendait compléter le principe d'attraction de Newton par un nouveau principe de vibration et de compensation universelles. Mais ce livre illisible n'est qu'une part de sa pensée. On ne peut savoir quelle influence directe il exerçait sur Hérault qui l'aima jusqu'à le nourrir et à l'éditer. Sans doute il lui révéla Bacon que plus tard il devait traduire ; il ne serait pas impossible que les sentences contradictoires des *Pour et Contre* aient fait effet sur le cynisme paradoxal de Hérault.

Mais la doctrine la plus séduisante, la plus pratique, immédiatement utilisable, qui fournissait le mieux le moyen de connaître autrui et d'agir sur lui, était celle de Lavater. On sait que ce Suisse trouvait dans la forme de la tête et du

visage, dans l'allure et le tempérament des individus, les symptômes de leur caractère et les présages de leur destinée. Hérault avait approché Lavater, qui lui avait fait quelques prédictions et lui avait proposé une correspondance secrète. Dans la *Théorie de l'Ambition*, Hérault appuie sur la *physiognomie* sa classification des caractères. Au reste ce n'est pas si naïf; hasardeux tout au plus.

\*\*\*

Mais pourquoi cet homme, qui se croyait ambitieux, fit-il imprimer en 1788 son *Codicille d'un jeune habitant d'Épône*; premier titre de la *Théorie de l'Ambition*? Le plaisir de scandaliser, d'effrayer, d'être conspué, est sans doute fort vif; mais il faut choisir entre ces plaisirs-là et ceux de l'ambition. Le cynisme est une attitude forte à condition de n'être point avouée.

Au reste ce mot de cynisme est trop large et désigne trop d'attitudes diverses. Écartons son premier sens d'insouciance diogénique, et regardons-le seulement comme un principe, un préjugé général de jugements sociaux. Dans un esprit habitué aux hommes et aux affaires, le

cynisme peut être une économie de la pensée et comme le choix de l'hypothèse la plus simple. Un homme d'expérience sait bien que les passions sont plus fortes que les intérêts, mais les passions s'annulent les unes les autres ou s'éteignent. Les intérêts subsistent et finissent par l'emporter. Il est donc plus sage de ne considérer que les intérêts, pour soi comme pour les autres. Pour un chef absolu et qu'on a trop adulé, ou pour un homme qui n'a guère entendu raisonner que des gens craintifs, le cynisme est une réaction contre les flatteurs et un dégoût de l'hypocrisie. Il est alors le signe non de la bassesse, mais de la santé et du courage de l'esprit. Voilà comme Tacite, dans les *Annales*, cherche les motifs des beaux discours et des belles actions. J'ai vu aussi un cynisme charmant, qui n'est qu'une pudeur de jeunesse, ou une discrétion d'homme d'esprit : on ne veut pas attribuer à ses propres actions des motifs trop nobles, parce qu'on ne les sent que partiellement vrais, ou bien pour ne pas humilier son auditeur, ou bien pour ne rien promettre de l'avenir. « Si j'ai tenu tête, c'est qu'il était trop dangereux de fuir. »

Ce sont là cynismes d'homme d'action ; les cynismes des intellectuels, des hommes abstraits,



sont de nature aussi variée. Chez un esprit systématique, le préjugé cynique peut servir de base à un système social qu'on souhaite sans chimères et bien lié. La doctrine du matérialisme historique peut être, si l'on veut, un exemple de ce genre de cynisme. Il donne de vifs plaisirs d'iconoclaste. Et autrefois, quand toutes les idées neuves et subversives étaient dangereuses à exprimer, ce plaisir devait être bien plus vif encore : le risque multipliait la confiance en soi, et les aphorismes sans ménagement devaient procurer à leur auteur le même plaisir que la découverte scientifique.

Par malheur, le cynisme des hommes abstraits participe beaucoup plus souvent du cynisme enfantin.

Dès qu'un enfant cesse de vanter à ses camarades la haute position ou la richesse de ses parents, c'est qu'il atteint l'âge où il va se vanter de n'avoir ni préjugé ni scrupule. Ces deux affectations dérivent exactement du même besoin ; il faut que les autres croient à votre puissance. Certains pédants sont cyniques au milieu de leurs pareils (je parle surtout des historiens), pour faire croire qu'on les a mis dans le secret des grandes affaires. D'autres sont pleins de jugements cruels sur la vie et les hommes pour les

mêmes raisons qui faisaient boudier le renard aux raisins. C'est parce qu'ils seront privés de participer à la vie, et que nulle ambition ne saura les empêcher de surir dans leur coin, qu'ils préfèrent cracher sur la société. Les invectives débraillées d'un Juvénal contre le monde, la verve hardie de certains ecclésiastiques contre les fausses vertus du siècle nous rappellent le ton dégoûté dont nous parlions du baba quand nous étions privés de dessert.

Au contraire, pour des gens encore jeunes qui peuvent, dès qu'ils le voudront, jeter leur gourme et choisir leur vie, il se peut que le choix de l'action, l'oubli des idées et des livres, s'accompagne de cynisme. Cynisme non pas qui montre leur dédain pour ce qu'ils viennent de quitter, mais qui au contraire doit les révéler sans illusions devant ce qu'ils convoitent, et tout prêts. Il se peut aussi, dans le cas particulier de l'éducation classique, littéraire et morale, que les émancipés aillent de propos délibéré au plus grossier, au moins orné de ce que leur offre la vie ; c'est cela qui leur semble le plus vrai puisque c'est là ce qui est le plus éloigné des rêveries de leurs livres.

Pris comme point de départ de nos actions, le cynisme ne peut qu'être utile : c'est une des

manières de s'attendre au pis, premier principe de la sagesse pratique. Mais les gens de lettres qui s'en sont faits les théoriciens n'ont jamais eu à s'en louer. Nicolas Machiavel n'a pas pu déguiser sous ses théories son incurable probité d'honnête homme, et jamais le secrétaire de la République de Florence n'a pu se faire passer pour homme d'État, ni même pour passable diplomate. Baltasar Gracian se fit faire par ses supérieurs de la Société de Jésus une forte sermonce : on lui fit remarquer que toutes les vérités n'étaient point faites pour être publiées, surtout en langue vulgaire, et on le mit au jeûne perpétuel dans un petit cachot. Et il n'avait guère dû être payé d'avance par la faveur ou l'amitié des grands seigneurs : il devait passer pour une espèce de bouffon un peu plus fort que les autres, mais plus gênant.

Ce fut sans doute un bonheur pour Hérault de Séchelles que sa famille l'ait forcé à détruire la première édition de sa *Théorie de l'Ambition*. Mais il devait rester dans ses propos assez de cynisme pour causer sa perte, pour lui encourir, même après sa mort, d'assez nombreux mépris. Goallin et Carrier, des noyades de Nantes, se défendaient d'être les partisans « du système machiavélique de Hérault-Séchelles ». Pour lui

conserver notre sympathie, après avoir lu sa *Théorie de l'Ambition*, nous n'aurons qu'à nous rappeler combien, dans tout cynisme, il y a de candeur.

★★

Lorsqu'on ouvre la *Théorie de l'Ambition*, la première chose qui frappe, c'est l'orgueil de cet esprit et l'impuissance où il était de se restreindre. Quelquefois c'est l'ambition politique dont il semble parler, quelquefois c'est une ambition philosophique ou littéraire, et quelquefois, plus naïvement encore, l'ambition de briller dans les salons aux dépens d'autrui. « Préceptes généraux pour avoir du génie ». Il y croyait plus qu'à Dieu ou au Diable ; mais si l'on s'objecte que le mot de génie est pris au sens faible qu'il pouvait avoir encore, on rencontre quelques lignes après cette maxime : « Qui sait bien définir et diviser est tel qu'un Dieu ». Avoir du génie, ce n'était pas la plus vile de ses ambitions, et peut-être pas non plus la plus naïve. C'était pour trouver la recette du génie qu'il était allé visiter Buffon à Montbar<sup>1</sup> ; il avait tiré de là une noble et forte leçon de patience qu'il nous a

1. Il n'est pas très sûr que notre héros ait réellement vu Buffon.



*nrf*